

Tiré à part

Volume spécial n°4 Nodus Sciendi

Novembre 2016



Sous la direction de

DIANUÉ Bi Kacou Parfait, Université Félix Houphouët-Boigny, Abidjan

Professeur des Universités



ISSN 2308-7676



ISBN 978291933618

Comité scientifique

Pr Jean-Marie KOUAKOU, Université Félix Houphouët-Boigny

Pr Thiémélé L. Ramsès BOA, Université Félix Houphouët-Boigny

Pr Amadou KONÉ, Georgetown University, Washington DC

Pr Bertrand WESTPHAL, Université de Limoges.

Pr Martine RENOUPREZ, Université de Cadix

Pr Simon HAREL, Université de Montréal

Pr Joseph TONDA, Université Omar Bongo

Pr Ludovic OBIANG, DR, IRSH / Gabon

Pr Georice Bertin MADEBE, DR, IRSH / Gabon

Pr Sylvère MBONDOBARI, Université Omar Bongo

SOMMAIRE

1. Dr Raphaël NGWE, Université de Yaoundé I, Département de Littératures et Civilisations Africaines : « **L'itsembabwoko ou la problématique des regards asymétriques** »
2. Dr Christ Olivier MPAGA, Maître-assistant, Université Omar Bongo : « **Lecture de l'altérité dans l'imagerie et la symbolique république gabonaise : "la maternité allaitante"** »
3. Dr. Stéphane AMOUGOU, Chargé de Cours, Université de Yaoundé I : « **Regard sur une humanité falsifiée : une lecture de quelques romans du projet Fest'afrika "écrire par devoir de mémoire"** »
4. Dr. Thierno BOUBACAR BARRY, Université Gaston Berger de Saint-Louis du Sénégal : « **L'individuation, une propédeutique de l'altérité dans l'écriture romanesque d'André Brink et de Ken Bugul** »
5. Pierre Suzanne EYENGA ONANA, Université de Yaoundé I : « **Regard politique, quête altruiste et postulation d'une culture "fémihumaniste" dans l'imaginaire poétique de Marcelline Sibylle Ngono Bene** »
6. Dr. Léa ZAME AVEZO'O, Maître-assistant, Université Omar Bongo : « **Réinvestissement des récits traditionnels par les humoristes gabonais** »
7. Dr Mathurin OVONO EBE, Maître-assistant, Etudes ibériques et latino-américaines, UOB : « **Non soi ou l'autre soi ? Approche comparée de *Le Roi de Libreville* de Jean Divassa Nyama et *La Tercera guerra mundial* de Ismael Grasa** »
8. Cédric EYEBE, Doctorant, Université de Yaoundé 1, « **Le renouveau de la littérature camerounaise : image de soi et critique du social chez Joseph Ndzomo-Mole et Lucien Ayissi** »
9. Dr. Eric MOUKODOUMOU MIDEPANI, I.R.S.H, CENAREST, « **L'enseignement dans *Le bal des princes de Nimrod*** »
10. Dr. NDA'AH Guy Aurélien, Université de Yaoundé I-Cameroun, « **Altérité et stéréotype chez Léonora Miano et Pabe Mongo** »
11. Dr. Noël Bertrand Boundzanga, CRELAF/CELIG, Université de Libreville, « **Altérité et temporalité : soi-même comme un autre** »
12. Dr. OMBAKANÉ Simon, Université de Yaoundé I/ École Normale Supérieure, « **De l'échec du dialogue des sociocultures au racisme : une lecture d'*Un coupable* de Jean Denis-Bredin** »
13. Pr. DIANDUE Bi Kacou Parfait, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët- Boigny, « **Fiction et sciences exactes : pour une variabilité de l'altérité disciplinaire** »

14. Pr. Pierre-Claver MONGUI, Maître de Conférences, CERLIM, Lettres Modernes, UOB, « **De l'altérité à propos d'une maxime du poète latin Térence : « homo sum, humani nihil a me alienum puto » »**
15. Pr. Steeve Robert RENOMBO, Maître de Conférences, Université Omar Bongo-Libreville, « **Ut musica narratio. Ecriture littéraire et altérité musicale dans Ritournelle de la faim de Jean-Marie Gustave Le Clézio »**

NON SOI OU L'AUTRE SOI? LES REPRESENTATIONS DE L'AUTRE DANS *Le ROI DE LIBREVILLE* ET *LA TERCERA GUERRA MUNDIAL*

Mathurin Ovono Ebè
ovonoebe@gmail.com
CERILA/Université Omar Bongo

Le romancier, quel que soit son aire culturelle, qu'il soit francophone ou hispanophone, européen ou africain, s'exprime toujours par rapport à soi et/ou par rapport à l'autre. S'il ne s'expose pas à l'autre, il expose l'autre, ce qui donne lieu, soit à des péjorations, soit à des sublimations. Mais le rapport à l'autre n'est pas une exclusivité romanesque, vu qu'il constitue une préoccupation aussi bien artistique qu'épistémologique. Ainsi, en plus de la littérature dans sa singularité romanesque, le rapport à l'autre préoccupe la philosophie et surtout la philosophie de l'existence qui nous amène à nous demander si l'autre doit toujours être perçu comme l'autre soi ou non soi. N'y a-t-il pas de possibilité que l'autre soit une partie de soi ? Ce questionnement peut trouver une esquisse de réponse dans les représentations que le roman fait de l'autre à travers les notions d'autrui chez Jean Paul Sartre, d'altérité chez Emmanuel Levinas ou d'autreté chez Octavio Paz.

Par ailleurs, les représentations de l'autre étant propres à toutes les aires culturelles ou linguistiques, elles soulèvent des questions de comparatisme. Ainsi, si José Manuel Losada Goya saisit « L'altérité en tant que prémisses de la littérature comparée »¹, cette contribution veut s'inscrire dans cette logique en établissant une comparaison des représentations de l'autre entre *Le Roi de Libreville*², roman dans lequel le Gabonais Jean Divassa Nyama réinvente le réalisme en faisant déambuler le vieux Pa' dans les rues de Libreville à la rencontre de l'autre, et *La Tercera guerra mundial*³, roman dans lequel l'Espagnol Ismael Grasa va en guerre contre les clichés sur l'autre à travers le regard de deux enfants. En d'autres termes, la démarche vise un double objectif : discourir philosophiquement sur les représentations de l'autre tout en comparant ces représentations dans deux textes romanesques. Pour ce faire, nous allons d'abord revenir sur les notions d'autrui, altérité et autreté avant de présenter brièvement les deux romanciers, analyser ensuite les deux titres de leurs romans avant de présenter les romans proprement dits et d'y explorer les différentes représentations de soi et de l'autre.

¹ José Manuel Losada Goya, « L'altérité en tant que prémisses de la littérature comparée », dans *Revista de Filología Francesa*, 5. Editorial Complutense, Madrid, 1994.

² Jean Divassa Nyama, *Le Roi de Libreville*, Libreville, Ndzé, 2011

³ Ismael Grasa, *La tercera guerra mundial*, Barcelona, Anagrama, 2002

I. L'autre entre Autrui, Altérité et Autreté

L'autre désigne toute personne qui n'est pas soi. Il peut être considéré sous trois perspectives, au moins : autrui, altérité et autreté. Ces trois perspectives semblent, *a priori*, vouloir prendre la même définition. Mais il faudrait interroger Jean Paul Sartre, Emmanuel Levinas et Octavio Paz pour saisir la subtilité et la charge sémantique de chacun de ces vocables quant à l'existence humaine.

L'autre est exploré sous l'angle d'autrui chez Jean-Paul Sartre, en rappelant que cette notion met en relation un *ego* et une altérité perçue d'un point de vue phénoménologique⁴, métaphysique et/ou éthique. Jean-Paul Sartre dit qu'« on rencontre autrui, on ne le constitue pas »⁵. En d'autres termes, autrui est avant tout celui qu'on n'est pas, indépendant, extérieur, étranger à soi-même. Il s'agit de ce qu'Emmanuel Levinas qualifie d'« absolument Autre »⁶. C'est cet absolument autre qui, selon Jean-Paul Sartre, en portant un regard chosifiant, transforme la vie de soi en un enfer. En revanche, il ne faut aucunement considérer cet « enfer » comme la marque d'un quelconque conflit entre l'autre et soi, mais comme l'omniprésence du jugement de l'autre dans la connaissance de soi, ainsi que le rappelle Jean-Paul Sartre lorsqu'il revient sur « l'enfer c'est les autres » qu'il inscrit dans le registre des méprises de compréhension :

L'enfer c'est les autres a toujours été mal compris. On a cru que je voulais dire par là que nos rapports avec les autres étaient toujours empoisonnés, que c'étaient toujours des rapports infernaux. Or [...] Je veux dire que si les rapports avec autrui sont viciés, alors l'autre ne peut être que l'enfer. Pourquoi ? Parce que les autres sont au fond ce qu'il y a de plus important en nous-mêmes, pour notre propre connaissance de nous-mêmes [...] Quoi que je dise sur moi, toujours le jugement d'autrui entre dedans. Quoique je sente en moi, le jugement d'autrui entre dedans. Ce qui veut dire que, si mes rapports sont mauvais, je me mets dans la totale dépendance d'autrui. Et alors en effet je suis en enfer [...] Mais cela ne veut nullement dire qu'on ne puisse avoir d'autres rapports avec les autres.⁷

Ce rapport à l'autre n'est pas nécessairement celui d'Emmanuel Levinas pour qui, plutôt que de considérer l'autre comme perpétuel et omniprésent juge, d'une part, et au lieu de le juger continuellement d'autre part, il faut l'accepter dans sa différence. Mais, pour l'accepter et le comprendre, il faut d'abord aller à sa rencontre :

La rencontre d'autrui consiste dans le fait que [...] je ne le possède pas. Il n'entre pas entièrement dans l'ouverture de l'être où je me tiens déjà comme

⁴ On entend par phénoménologie le courant philosophique théorisé par Edmund Husserl qui peut être défini comme la science du phénomène ou de l'apparaître.

⁵ Jean-Paul Sartre, *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1943.

⁶ Emmanuel Levinas, *Totalité et infini*, 1961

⁷ Jean-Paul Sartre, *Théâtre de Situations*, Paris, Gallimard, 1973.

dans le champ de ma liberté. Ce n'est pas à partir de l'être en général qu'il vient à ma rencontre. Tout ce qui de lui me vient à partir de l'être en général s'offre certes à ma compréhension et à ma possession. Je le comprends à partir de son histoire, de son milieu, de ses habitudes.⁸

Il faut donc comprendre qu'avec Emmanuel Levinas, la rencontre se fait avec l'autre parce qu'il porte un visage qui, malheureusement, est frappé de stéréotypes et/ou de clichés du fait de son extériorité qui implique, soit sa supériorité, soit son infériorité. Or il ne s'agit nullement de rapport d'égalité, il est plutôt question de différence qu'il faut accepter pour une communion entre l'autre et soi. Ainsi se fonde la perspective d'altérité chez Emmanuel Levinas qui, bien que ne faisant pas de l'autre un « enfer » pour soi, le place toujours hors de soi en l'acceptant dans sa différence.

Il y a, pour ainsi dire, persistance de l'extériorisation de l'autre aussi bien chez Sartre que chez Levinas malgré la différence de considérations à son égard, ce qui ne semble pas être le cas chez Octavio Paz qui intériorise l'autre en en faisant une partie de soi dans sa théorie de l'Autreté. Selon Octavio Paz,

... l'autreté est avant tout une perception simultanée selon laquelle nous sommes autres sans cesser d'être ce que nous sommes et que, sans cesser d'être où nous sommes, notre véritable être est ailleurs. Nous sommes une autre partie. Par autre partie je veux dire : ici même maintenant alors que je fais ceci ou cela. Et aussi : je suis seul et je suis avec toi, dans je ne sais où qui soit toujours ici. Avec toi et ici : qui es-tu, qui suis-je, où sommes-nous quand nous sommes ici ?⁹

L'autreté se conçoit donc comme une illusion de la dualité qui ferait croire en un « soi » et un « autre ». En effet, cette dualité entre soi et l'autre n'est qu'illusoire dans la mesure où s'impose à soi la quête de l'autre pour retrouver l'unité perdue de l'Être originel. C'est ce que rappelle Marie Joan Pánico lorsqu'elle affirme à propos d'Octavio Paz que « dans la majorité des cas, son attention est portée vers le concept universel de l'origine de l'homme qui, dans son état originel est un être complet, mais dans son état actuel (après la Chute) est un être fragmenté et solitaire »¹⁰. En clair, dans la pensée pazienne, la

⁸ Emmanuel Levinas, «L'ontologie est-elle fondamentale?», in *Entre nous. Essais sur le penser-à-l'autre*, Paris, Grasset, 1991, p. 22.

⁹ Octavio Paz, *Obras completas*, Tomo I, *La casa de la presencia, El arco y la lira*, p. 258, traduit de l'espagnol: La otredad es ante todo percepción simultánea de que somos otros sin dejar de ser lo que somos y que, sin cesar de estar donde estamos, nuestro verdadero ser está en otra parte. Somos otra parte. En otra parte quiere decir: aquí ahora mismo mientras hago esto o aquello. Y también: estoy solo y estoy contigo, en un no sé dónde que es siempre aquí. Contigo y aquí: ¿quién eres tú, quién soy yo, en dónde estamos cuando estamos aquí?

¹⁰ Marie Joan Panico, « Separación entre “Lo mismo” y “Lo otro” en Octavio Paz », p. 558, traduit de l'espagnol “En la mayoría de los casos su enfoque se relaciona con el concepto universal del origen del

solitude surgit en l'homme parce qu'il est séparé de son être, c'est-à-dire de son autre partie, ce qui les convertit en soi et l'autre. Pour mieux comprendre cette notion d'autreté comme l'unité de soi, il faut remonter à deux mythes d'une importance capitale dans la civilisation de l'universel : le mythe de la création dans La Bible et le Coran, et le mythe de l'Androgyne dans la cosmogonie grecque. Le premier met en scène Adam et Ève. En effet, dans la Bible et le Coran, Adam et Ève sont considérés comme premier homme et première femme, père et mère de la race humaine. Adam fut créé à partir de la glaise du sol et Ève fut façonnée à partir d'une côte d'Adam et donnée par Dieu à Adam pour qu'elle soit sa femme¹¹. Dans l'islam, Adam est vice-régent de Dieu et Hawwa (Ève) sa femme. Créé à partir d'une poignée d'argile, il est considéré comme le premier messenger du Prophète. En d'autres termes, lorsque ces deux textes introduisent le thème de la création de la femme, c'est toujours dans le sens de la complémentarité des deux sexes : Ève est l'autre partie d'Adam sans laquelle ce dernier n'est pas un être accompli.

Pour ce qui est de la mythologie grecque, le discours d'Aristophane révèle que dans l'humanité primitive, l'Androgyne est un être qui, pour la forme comme pour le nom, participait des deux autres ensemble, du mâle comme de la femelle :

Chacun de ces hommes était, quant à sa forme, une boule d'une seule pièce, avec un dos et des flancs en cercle ; il avait quatre mains et des jambes en nombre égal à celui des mains ; puis, sur un cou tout rond, deux visages absolument pareils entre eux, mais une tête unique pour l'ensemble de ces deux visages, opposés l'un à l'autre ; quatre oreilles ; parties honteuses en double ; et tout le reste comme cet aperçu permet de le conjecturer ! Quant à la démarche de cet être, elle pouvait se faire comme maintenant en droite ligne dans telle direction qu'il souhaitait ; ou bien, quand il entreprenait de courir vite, c'était à la façon d'une culbute et comme quand, en faisant la roue, on se remet d'aplomb dans la culbute par une révolution des jambes : en s'appuyant sur les huit membres qu'il possédait alors, l'homme avançait vite, à faire ainsi la roue ! [...] Leur force et leur vigueur étaient d'ailleurs extraordinaires, et grand leur orgueil.¹²

Cette situation d'hyper-puissance ne plut guère aux dieux qui décidèrent de résoudre le problème Androgyne. C'est ainsi que Zeus décida, suite à cette attitude impudente :

Je crois bien que je tiens un moyen de faire, à la fois qu'il y ait des hommes et que, étant devenus plus faibles, ils mettent un terme à leur insolence. À cette heure en effet, je m'en vais sectionner chacun en deux, et, en même temps qu'ils seront plus faibles, en même temps ils seront pour nous d'un meilleur rapport,

hombre, que en el estado prístino es un ser completo, pero en el estado actual (después de la Caída) es un ser fragmentado y solitario”.

¹¹ Genèse, I, 26-27 et Genèse, II, 7-8, 18-24.

¹² Platon, Œuvres complètes, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1950.

du fait que le nombre en aura augmenté. En outre, ils marcheront sur leurs deux jambes, en se tenant droit. Mais si à notre jugement, leur impudence continue et qu'ils ne veuillent pas se tenir tranquilles, alors, à nouveau je les couperai encore en deux, de façon à les faire déambuler sur une seule jambe, à cloche-pied.¹³

C'est ainsi que, selon les grecs, se justifierait l'origine de l'humanité actuelle. En somme, il ne s'agit nullement de se lancer dans une approche mytho-critique des origines, mais d'illustrer l'unité de l'être primitif qui devrait interpellier l'homme actuel quant à sa vision de l'autre. La pensée pazienne, en s'appuyant sur ces deux mythes des origines, veut mettre fin à l'« absolument autre » de Sartre et de Levinas pour instaurer l'unité de soi et son autre partie. Car, pareil au mythe de la création dans La Bible et Le Coran, soi constitue une partie l'être et l'autre en constitue une autre. Les deux réunies donnent un être accompli. Mais toutes ces approches de soi et de l'autre ne sont pas l'apanage de Jean-Paul Sartre, Emmanuel Levinas et Octavio Paz. Elles peuvent constituer une grille de lecture des romans tels que *La Tercera guerra mundial* de Ismael Grasa et *Le Roi de Libreville* de Jean Divassa Nyama. Seulement, une présentation de ces deux romanciers est nécessaire avant d'en venir à l'analyse du texte proprement dite.

II. Jean Divassa Nyama et Ismael Grasa : des romanciers aux romans

Jean Divassa Nyama est né le 1^{er} juin 1962 à Moabi, chef-lieu du département de la Douigny, dans la province de la Nyanga dans le sud-ouest du Gabon. Il est de six ans l'aîné d'Ismael Grasa qui, pour sa part, est né le 7 octobre 1968 à Huesca, capitale de la province de Huesca dans la Communauté autonome d'Aragon, dans le nord-est de l'Espagne. Les deux sont enseignants. Le premier est enseignant d'anglais alors que le deuxième est enseignant de philosophie. Ils arrivent à l'écriture par des portes différentes. Si Jean Divassa Nyama tient pour la première fois la plume pour commettre des articles de presse, Ismael Grasa, quant à lui, se dédie d'abord à la poésie et à l'écriture cinématographique. Le premier publie son premier roman, *Oncle Mâ*, en 1988, six ans avant la publication du premier roman du deuxième, *De Madrid al cielo*, en 1994. Mais ce ne sont pas ces romans qui sont l'objet de notre étude. Nous nous intéressons à deux romans du début 21^{ème} siècle dont les titres énoncent déjà un rapport antagonique entre l'autre et soi, à savoir *La Tercera guerra mundial* publié par Ismael Grasa en 2002 et *Le Roi de Libreville* publié par Jean Divassa Nyama en 2011.

La Tercera guerra mundial, publié en 2002, est le troisième roman d'Ismael Grasa. L'œuvre est une autobiographie générationnelle dont les événements se situent dans les années de la Transition politique en Espagne, elle-même imbriquée à la Guerre Froide entre le bloc de l'Est et le bloc de l'Ouest. Lesquels événements influèrent sur la génération de jeunes de cette époque turbulente de l'histoire du monde. Le roman est un portrait des premières années de la démocratie espagnole et des modes de vie des enfants en préadolescence entre la ville de Huesca et les vacances d'été dans la Costa

¹³ Idem

9 « Regards croisés : altérité et culture dans l'espace littéraire français et francophone postcolonial », Actes du colloque international à l'Université Omar Bongo de Libreville, les 12 et 13 novembre 2015 / in Volume spécial n°4 Nodus Sciendi / Le Graal Édition, Novembre 2016

Dorada qui les accueille pour la première fois. C'est un volume de 142 pages réparties en trois parties qui feraient penser à une introduction, un développement et une conclusion.

La première partie, intitulée « Costa Dorada », est un ensemble de sept pages composé de six sous parties qui pourraient être assimilées à des chapitres. Chacun de ces chapitres a un titre et c'est en cela que réside l'une des particularités du style de Grasa. Ainsi, chronologiquement, Costa Dorada est composé de « La carretera », « Desembarco », « Tarde de domingo », « Un paseo » et « Safari ». La deuxième partie, la plus consistante et la plus dense de par son nombre de pages – cent quinze (115), s'intitule « La tercera guerra mundial » et se répartit en 76 chapitres. Enfin, pour ce qui est de la troisième et dernière partie, elle s'intitule Costa Dorada 2, compte 10 pages et se répartit en 5 chapitres. En somme, *La Tercera guerra mundial* est un roman de 87 chapitres d'une brièveté déconcertante. La narration est un ensemble de représentations de l'autre, de Thérèse de Calcutta aux attractions du Río León Safari, des ovnis aux cours de judo des quartiers, des pestes porcines à la base américaine de Saragosse à travers le paysage pseudo apocalyptique de la menace d'une guerre nucléaire définitive. C'est une déflagration qui n'aura jamais lieu, mais dont nous sommes tous, d'une certaine façon, des survivants.

Le Roi de Libreville, publié en 2011, pour sa part, est le cinquième roman de Jean Divassa Nyama. Le roman est une autobiographie de 124 pages réparties non pas en trois parties comme *La Tercera guerra mundial*, mais en un bloc de neuf (9) séquences à travers lesquelles Pa', le grand père qui a toujours vécu au village et ignorant tout de la ville de Libreville, décide de se lancer à la recherche de sa fille Doutsona, toujours pas rentrée de l'université. Il va ainsi déambuler dans les rues de Libreville, arpenter ses quartiers les plus insolites, à la rencontre de l'autre, du PK 5 à Lalala, du Mausolée de Léon Mba, aux broussailles du campus peuplées de voyous. En une nuit, il va découvrir les bas-fonds, mais aussi le meilleur d'une capitale dans laquelle l'autre n'aura plus de secrets pour lui.

III. Une titrologie de l'antagonisme entre l'autre et soi

Luc Vaillancourt dit du texte qu'il « est un temple et le titre est son portique »¹⁴. Cette assertion éminemment rhétorique peut se vérifier avec *La Tercera guerra mundial* et *Le Roi de Libreville*. Rappelons que « La théorie de la rhétorique des titres permet d'aller [...] s'imprégner de la quintessence des énoncés du roman »¹⁵ avant lecture du texte qu'ils énoncent. C'est sur cette base que Luc Vaillancourt classe les titres selon leurs orientations discursives. Dans le cas des deux titres en étude, ils peuvent être considérés comme périphrastiques dans la mesure où ils tournent « autour du sujet, sans jamais

¹⁴ Luc Vaillancourt, « La rhétorique des titres chez Montaigne », dans *Revue d'Histoire Littéraire de la France* n°1, Paris, Armand Colin, 1997, p. 3.

¹⁵ Mathurin Ovono Ebè, *L'enfant dans le roman espagnol de la première décennie de l'après-guerre civile (1939-1952) : Complexité des relations entre l'enfant et son environnement*, Thèse de doctorat Nouveau Régime, Montpellier, Université Paul-Valéry – Montpellier III, 2007, p. 87.

mentir mais sans trop en dire non plus »¹⁶. C'est de cette manière qu'ils constituent des portes d'entrée à deux types de rapports à l'autre. Le roman espagnol dont le titre se traduit en français par *La troisième guerre mondiale* indique un rapport antagonique entre soi et l'autre, alors que le titre du roman gabonais y introduit un rapport de domination, en considérant l'autre comme sujet. Il y a donc entre ces titres la confirmation du principe de causalité, le deuxième titre étant la conséquence du premier ou le premier étant la cause du deuxième. En effet, la guerre étant le paroxysme des antagonismes entre soi et l'autre, la conséquence est qu'il y a un vainqueur et un vaincu, un dominant et un dominé, un roi et des sujets. On peut, de cette manière, dire qu'après avoir triomphé à la troisième guerre mondiale, on devient « le roi de Libreville ». C'est ainsi que les deux titres s'inscrivent déjà dans une perspective de refus de l'autre comme l'autre soi avec qui la convivialité peut être de mise, mais comme un non soi condamné à être combattu par soi. Seulement, il ne s'agit que de ratiocinations sur le titre, c'est-à-dire de multiples réflexions savantes sur l'univers des possibles du texte avant sa véritable pénétration. Car, si on peut convenir avec Léo Huib Hoek qui dit du titre qu'« après l'acte de lecture, il s'avère trompeur »¹⁷, il peut arriver que les textes Grasa et Divassa Nyama ne présentent pas essentiellement l'autre comme non soi. C'est ce qui justifie qu'on les présente avant de les comparer.

IV. Le roman entre autrui, altérité et autreté

La Tercera guerra mundial et *Le Roi de Libreville* ont la particularité de porter un regard panoramique sur les rapports à l'autre, soit en scrutant le monde à travers les multiples sociétés qui le composent, pour le premier, soit en revisitant la société gabonaise uniquement, pour ce qui est du deuxième. Mais, pour parler de soi et de l'autre, nous nous limiterons à quelques exemples pour illustrer soit la quête de reconnaissance de l'autre ou l'ouverture à l'autre, soit la complétude de soi grâce à l'autre.

Dans *La Tercera guerra mundial*, Ismael Grasa, à travers un regard naïf de deux enfants en préadolescence, parcourt le monde dans l'essentiel de ses poncifs, du méprisable et misérable Africain au héros de guerre Américain, en passant par le grand cœur de sœur Theresa de Calcutta et la situation des juifs dans le monde. Cette perspective juvénile diffère de celle de Jean Divassa Nyama qui, pour sa part, fait observer la société gabonaise par un grand père dans *Le Roi de Libreville*, des quartiers au centre-ville, des savoirs endogènes aux savoirs exogènes, du patrimoine culturel immatériel au patrimoine culturel matériel, du voyou à l'écrivain en passant par l'étudiant. C'est de ce foisonnement que se dégagent les représentations de l'autre comme autrui, altérité et autreté.

On ne peut pas affirmer que les rapports à l'autre soient uniformes dans les deux romans. Selon qu'on est dans *La Tercera guerra mundial* ou dans *Le Roi de Libreville*, les

¹⁶ Luc Vaillancourt, *Titrologie des Essais : vers une poétique de l'informe*, Montréal, Mémoire de Maîtrise, Université Mc Gill, 1994, p. 41.

¹⁷ Poétique des titres chez Duras

rappports à l'autre sont différents. Mais cette différence signifie-t-elle uniformité dans chacun des textes ? En d'autres termes, peut-on dire qu'il existe chez Ismael Grasa un type de rapports à l'autre différent de celui que l'on peut retrouver chez Jean Divassa Nyama ? Ne peuvent-ils pas aussi être variables au sein même des univers diégétiques où les notions d'autrui, altérité et autreté deviennent respectivement non soi, autre soi et l'autre partie de soi ?

V. L'autre soi dans *La Tercera guerra mundial*

Dans *La Tercera guerra mundial*, les deux frères qui dressent ce regard panoramique sont Espagnols. Pour ne pas les suivre dans la totalité de leur exposé, nous allons nous limiter à leur regard sur deux sociétés précises : l'africaine et l'américaine. Alors que la société africaine, surtout subsaharienne, est présentée comme misérable, la société américaine est présentée comme héroïque, surtout militairement. En effet, du récit se dégagent une multitude de références aux Etats Unis d'Amérique, toutes aussi subliminales les unes que les autres, et six (6) références à l'Afrique et son histoire dont la vision négative est d'une subjectivité déconcertante. Mais nous allons nous limiter aux pages 8, 9, 11 et 15, c'est-à-dire à l'incipit du récit, pour voir comment se manifeste ce regard asymétrique sur l'autre. Les pages 8, 9 et 15 valorisent la culture militaire américaine, dans la société réelle comme dans la société fictionnelle. Dans la société réelle, les deux frères admirent l'adresse et la dextérité du parachutiste américain sur la plage de Salou : « Le parachutiste porte un uniforme de l'armée des Etats Unis [...] si l'air le déporte vers la mer, les vagues le ramènent [...] comme un noyé de plus du jour-J de plus, ou de n'importe quel autre débarquement »¹⁸. C'est donc un miraculé qui va montrer son arsenal : « Le parachutiste américain [...] rigide, monocolore, avec ses grenades explosives mises en évidence »¹⁹.

Et dans la société fictionnelle, c'est le film du Général Patton qui démontre une fois de plus la puissance militaire américaine : « Le film de Patton commençait avec le drapeau des Etats Unis. Les barres et les étoiles occupaient la totalité de l'écran ; les tanks parcourraient ensuite un désert »²⁰. Le film intervient comme la métaphore par excellence du cliché qui doit être inculqué à la jeunesse espagnole, vu qu'il est projeté au cours de plusieurs cours le jour de la fête du collègue.

Pour ce qui est de l'Africain, seules quelques lignes résumant le regard qui lui est porté : « Un Africain expose sa marchandise d'éléphants et d'idoles. Comme un totem de

¹⁸ Ismael Grasa, *La tercera guerra mundial*, op. cit., p. 8-9.

¹⁹ *Ibidem*, p. 9.

²⁰ *Ibidem*, p. 15.

plus, ce citoyen, debout, de race noire, regarde les piétons sans être effrayé par la mouche posée sur ses lèvres »²¹.

Ainsi, dans *La Tercera guerra mundial*, l'autre est représenté sous forme de clichés qui vont déterminer l'identité du jeune Espagnol. En effet, qu'il soit héroïque comme l'Américain ou misérable comme l'Africain, il contribue à la fabrique de toute une génération d'Espagnols, celle de la période de la Guerre Froide et de l'après-guerre Froide. C'est d'ailleurs ce qui va déterminer son comportement vis-à-vis de l'un ou de l'autre. En d'autres termes, s'il fallait changer de pays, la jeunesse espagnole opérerait facilement pour la citoyenneté américaine et aurait peut-être de la compassion pour l'Africain. Ainsi se justifierait l'humanisme cher aux Occidentaux vis-à-vis des Africains. Avec Ismael Grasa, l'autre est donc représenté sous le prisme de l'autre soi. C'est la parfaite expression de l'altérité qui fait de l'autre soi un sujet de découverte, celui à qui soi doit s'ouvrir ou celui qui doit s'ouvrir à soi, soit un sujet d'admiration, soit un sujet de mépris. En somme, c'est un « absolument autre » qu'il faut accepter dans sa différence. Ismael Grasa se positionne ainsi philosophiquement proche d'Emmanuel Levinas en combattant les clichés sur l'autre. C'est d'ailleurs ce qui va le conduire à dire plus tard que « le cliché est un loup pour l'homme »²², observant ainsi une posture très hobbesienne qui veut que l'homme soit un loup pour l'homme.

Cette conception uniforme diffère de la double modalité de l'autre dans *Le Roi de Libreville* de Jean Divassa Nyama.

VI. La double modalité de l'autre dans *Le Roi de Libreville*

Dans *Le Roi de Libreville*, l'autre n'est pas uniquement conçu par soi comme autrui, mais aussi comme une autre partie de soi. Le récit en est constellé d'exemples, mais nous allons nous limiter à la rencontre avec la culture de l'autre et à l'autopersonnagination²³ de l'auteur.

Le grand-père Pa' est le personnage central du récit. En parcourant la ville de Libreville, il va à la rencontre de l'autre à travers sa culture. On peut le soupçonner d'être punu comme l'auteur lui-même, à travers les multiples et abondantes interférences de cette langue gabonaise dans le récit qui, lui, est fait en français, évidemment. Dès les premières pages déjà, il dit de la toiture de l'ancien Centre Culturel Français (CCF), actuel Institut

²¹ *Ibidem*, p. 11.

²² Ismael GRASA, traduit de l'espagnol « El cliché es un lobo para el hombre », dans *El País*, 06 février 2012

²³ Terme propre à Philippe Vasset pour qualifier une fiction créée à partir d'éléments réels.

Français, qu'elle est « en forme de *yas-i-dimani* »²⁴, terme punu que l'auteur traduit en bas de page par « l'arrondi d'un rocher ». Quelques pages plus loin, il dit : « A sept heures et demie, le village est encore dans une obscurité opaque qu'on nomme dans cette région : *imbombi imanguete* »²⁵, traduit en bas de page par « Le crépuscule de la saison sèche ». Ensuite, lorsque Pa' rencontre l'artiste Mackjoss et qu'ils se remémorent le passé, il dit : « *Tsié simbia ! Mba ni ma oudjabe* »²⁶, traduit en note de bas de page par « Salut d'abord, maintenant, je te reconnais ». L'artiste lui répond ensuite : « *Kabogou ouga tsimbou ! tou muè simbene* », soit, en bas de page, « Tu ne t'es pas trompé, saluons-nous encore »²⁷. Pa' fait même parfois recours au Code Switching, ce parler qui veut qu'on emploie deux ou plusieurs langues dans une même phrase. Il dit par exemple : « Elle *tsoutsile* comme le *carbarbier* qui manque un virage et se jette dans le ravin »²⁸. L'auteur traduit « *tsoutsile* » par « se précipiter ». Seulement, par le plurilinguisme dont il fait montre, il démontre que l'autre gabonais n'est pas son autre soi, mais une partie de lui-même. D'abord, Pa' utilise fréquemment des termes sortis de leurs bases ethniques naturelles pour devenir de véritables gabonismes. Les seuls exemples des pages 14 (*mbadja*), 15 (*nganga*), 16 (*mbolo*) et 17 (*folon* et *odika*) suffisent à le démontrer. Il utilise aussi des termes qui ne sont pas sortis de leurs bases ethniques naturelles. Lorsque, par exemple, l'étudiant, à l'université, s'exclame en fang « *Tsouooh ! Ah tirzaman !!!* »²⁹, soit « Mon Dieu » et lorsque Bigarre, l'ami de Pa', demande « *Matsangou* »³⁰, « Les nouvelles » en isango, à un monsieur qui vient se joindre à eux à la Démocratie, à une « Réunion des parents d'élèves ». Le plurilinguisme du roman participe donc de cette rencontre avec l'autre qui conduit finalement à la découverte de celui-ci comme une partie de soi.

Les pratiques langagières ne sont pas les seules preuves de la considération de l'autre comme une partie de soi dans l'œuvre, il y a aussi la rencontre avec les hommes de culture et la culture elle-même. Pa' rencontre Mackjoss et son ami Hilarion Nguema et leur fait savoir combien ils font partie de lui à travers leur musique³¹. Ensuite, lorsque Pa'

²⁴ Jean Divassa Nyama, *op. cit.*, p. 14.

²⁵ *Ibidem*, p. 21.

²⁶ *Ibidem*, p. 26.

²⁷ Cette fréquence des traductions françaises en notes de bas de page est d'ailleurs un particularisme de l'art narratif de Jean Divassa Nyama dans ce roman et ce, dans l'optique de ne pas perdre l'autre dans sa lecture.

²⁸ Jean Divassa Nyama, *op. cit.*, p. 32

²⁹ Jean Divassa Nyama, *op. cit.*, p. 37.

³⁰ *Ibidem*, p. 42.

³¹ *Ibidem*, p. 27-28.

arrive à la Préfecture de Police et qu'il admire « le monument qui présente un joueur de mvett »³², il dit : « Les chants mélodieux rythmés par les sons du mvett peuplent mon univers »³³.

Ainsi, à travers les pratiques langagières, la culture et les hommes de culture, Jean Divassa Nyama considère l'autre comme une partie de l'être, celle sans laquelle soi n'atteint point sa complétude. Il s'inscrit alors dans « la otredad », l'autreté, selon Octavio Paz, écrivain mexicain, prix Nobel de littérature en 1990. Dans la pensée pazienne, l'autreté est la révélation de la perte de l'unité de l'être humain, de la scission primordiale. Mais ce rapport à l'autre se situe aux antipodes de celui qu'on trouve dans la séquence 3 qui peut être considérée comme la catastase du récit : La maïeutique de Pa' avec deux étudiants autour de l'affiche de Jean Divassa Nyama. Il s'agit d'un étudiant qui, au départ, ne reconnaît pas le romancier et qui, d'ailleurs, ne fait aucun effort, pour le reconnaître alors qu'il est précisé sur le kakémono : « Jean Divassa Nyama, écrivain du terroir » et une étudiante qui, pour sa part, le reconnaît et qui dit à l'étudiant :

Il ne ressemble pas à ces bombours de torse que je vois circuler, et qui se croient arrivés pour avoir écrit deux feuilles. Si on ne te le dit pas, tu peux passer à côté de lui sans lui dire bonjour. D'abord, sa petite taille et sa figure joviale sont trompeuses. Tu sais, j'ai éclaté de rire quand un de ces gratte-papiers lui a dit : « vous vous prenez pour le centre du monde ! » Pour peu qu'il a voulu lui donner une information culturelle, l'autre a cru qu'il en faisait un peu trop. Il ne s'est pas fâché pour autant, il a seulement éclaté de rire. Il est méprisé même par ceux-là qui exploitent ses œuvres pour enrichir leur papier au quotidien. Vous savez, je suis étudiante en lettres, et je peux vous dire qu'on a écrit sur lui plus de livres qu'il n'en a écrit lui-même [...] Je vais vous révéler quelque chose que peut-être vous ne connaissez pas. Au tout début de sa carrière d'écrivain, il s'est rendu au siège des *birenderende* pour demander conseil aux aînés qui étaient déjà loin, loin dans ces papiers-là. L'un d'eux lui a dit : « Mon petit, va au quartier et donne ton manuscrit à une secrétaire, elle va te dactylographier ça et tu vas le vendre à la criée dans les rues de Libreville... »³⁴

La discussion des deux étudiants fascine Pa' qui demande alors : « Pourquoi l'avoir humilié ? »

Cette tirade de l'étudiant qui fait la prosopographie et l'éthopée de l'auteur, en gros, son portrait, est symptomatique du mal être de celui-ci vis-à-vis de ses pairs, ses alter ego dans l'art d'écrire qui, au lieu d'être ses autres soi, constituent plutôt des non soi. L'auteur

³² *Ibidem*, p. 67.

³³ *Idem*.

³⁴ *Ibidem*, p. 36-37.

passé donc par cette autoperpersonnagination pour mieux faire ressortir son autolégitimation, car, n'étant pas reconnu par l'autre. C'est à ce moment que *Le Roi de Libreville*, en plus d'un parangon de roman librevilliste, comme on parlerait de roman madriléniste avec une autre œuvre d'Ismael Grasa intitulée *De Madrid al cielo*, est un roman d'autolégitimation. En gros, pour faire une herméneutique du roman, le vrai roi de Libreville n'est pas le grand-père Pa' consacré par ses petits-fils pour avoir parcouru la ville sans la connaître et rentré à la maison et ce, en une nuit, mais Jean Divassa Nyama lui-même, finalement plus célèbre aussi bien sur le plan national qu'international que ses pairs qui le rejettent. L'autre, dans ce cas, au lieu d'être l'autre soi, se révèle plutôt comme un non soi. La double modalité de l'autre s'exprime donc dans *Le Roi de Libreville* comme soi et non soi et non comme soi et l'autre soi.

Conclusion

Dans *Notre besoin de comparaison*, Frédérique Toudoire-Surlapierre se demande « Pour quelles raisons est-il pertinent de comparer aujourd'hui ? »³⁵. À cette question, il est possible de répondre que « la démarche comparatiste donne à comprendre la situation du monde d'aujourd'hui »³⁶. Justement, l'une des préoccupations du monde d'aujourd'hui, de l'existence humaine actuelle, tourne autour de la conception de l'autre. Alors que Jean-Paul Sartre dit d'autrui qu'il constitue un juge dans la conscience de soi et cela est visible dans *Le Roi de Libreville* de Jean Divassa Nyama, notamment à travers la réalité des rapports de l'auteur avec ses pairs qui est savamment fictionnalisée dans l'œuvre, Emmanuel Levinas pense que l'autre doit être accepté dans sa différence pour éviter d'établir un rapport d'égalité ou de supériorité avec ce dernier comme le démontrent les représentations de l'Américain et de l'Africain dans *La Tercera guerra mundial* de Ismael Grasa. Élisabeth Chalier-Visuvalingam se situe d'ailleurs dans cette posture lorsqu'elle affirme qu'« accepter l'altérité de l'étranger, la diversité de ses usages implique que l'on s'abstienne de juger les différences en termes de supériorité ou d'infériorité »³⁷. Ainsi, pour Levinas, l'autre est un autre soi. Sartre et Levinas conçoivent donc respectivement l'autre comme non soi et autre soi. Il s'agit de deux positions qui se rejoignent en ce qu'elles considèrent autrui comme « absolument autre ». Octavio Paz se situe aux antipodes de cette extériorité d'autrui en proposant que celui-ci soit conçu comme une partie de soi. Le Grand père Pa' le démontre dans son périple librevillois lorsqu'il fait de toutes les composantes culturelles qu'il rencontre d'autres parties de son être. D'autres parties sans lesquelles il n'est pas accompli. C'est le fondement même de l'autreté dans la pensée pazienne comme le rappelle Ociel Flores lorsqu'elle dit que

³⁵ Frédérique Toudoire-Surlapierre, *Notre besoin de comparaison*, Paris, Orizons, 2013, p. 17

³⁶ Charles Beinheimer, *Comparative Literature in the Age of Multiculturalism*, Johns Hopkins University Press, 1995, p. 5.

³⁷ Élisabeth Chalier-Visuvalingam, « Littérature et altérité », in *Revue d'Études Françaises*, 1/1996, p. 134

« l'autreté est la révélation de la perte de l'unité l'être humain, de la scission primordiale »³⁸. Cette révélation de la perte de l'unité des origines pousse l'homme à la perpétuelle quête de sa moitié, de son autre partie, ainsi que l'affirme Marie Joan Pánico : « Le dilemme de l'hétérogénéité convertit l'existence en une incessante quête de cet « autre » puisque l'« autreté », irrémédiablement, se justifie par la conviction de Paz en ce qu'à seulement un moment on peut récupérer sa totalité, son Être Complet, à travers la fusion de son être avec la « moitié » perdue »³⁹.

Ainsi, peut-on dire, dans cette approche comparée de *Le Roi de Libreville* de Jean Divassa Nyama et *La Tercera guerra mundial* d'Ismael Grasa, que l'autre navigue entre le non soi, une autre partie de soi et l'autre soi.

Références bibliographiques

Beinheimer, Charles, *Comparative Literature in the Age of Multiculturalism*, Johns Hopkins University Press, 1995, p. 5.

Chalier-Visuvalingam, Élisabeth, « Littérature et altérité », in *Revue d'Études Françaises*, 1/1996, p. 133-160

Divassa Nyama, Jean, *Le Roi de Libreville*, Libreville, Ndzé, 2011

Flores, Ociel, « Octavio Paz: la otredad, el amor y la poesía », en *Razón y Palabra*, « Oralidad y Comunicación », Número 15, Año 4, Agosto-Octubre 1999, disponible en [www.razonypalabra.org.mx/anteriores/n15/oflores15.html], consultado el 12 de noviembre de 2015

Grasa, Ismael, « El cliché es un lobo para el hombre », dans *El País*, 06 février 2012

Grasa, Ismael, *La Tercera guerra mundial*, 2002

Levinas, Emmanuel, « L'ontologie est-elle fondamentale? », in *Entre nous. Essais sur le penser-à-l'autre*, Paris, Grasset, p. 13-24.

Levinas, Emmanuel, *Totalité et infini*, 1961

Losada Goya, José Manuel, « L'altérité en tant que prémisses de la littérature comparée », dans *Revista de Filología Francesa*, 5. Editorial Complutense, Madrid, 1994.

³⁸ Ociel Flores, « Octavio Paz: la otredad, el amor y la poesía », en *Razón y Palabra*, « Oralidad y Comunicación », Número 15, Año 4, Agosto-Octubre 1999, disponible en [www.razonypalabra.org.mx/anteriores/n15/oflores15.html], consultado el 12 de noviembre de 2015, traduit de l'espagnol « La otredad es la revelación de la pérdida de la unidad del ser del hombre, de la escisión primordial »

³⁹ Marie Joan Pánico, « Separación entre "Lo mismo" y "Lo otro" en Octavio Paz », traduit de l'espagnol « El dilema de la heterogeneidad convierte su existencia en una incesante búsqueda de ese "otro" puesto que la "otredad" es irremediable desde el momento en que Paz piensa que sólo puede recuperar su totalidad, su Ser Completo, mediante la fusión de su ser con la "mitad perdida. »

Ovono Ebè, Mathurin, *L'enfant dans le roman espagnol de la première décennie de l'après-guerre civile (1939-1952) : Complexité des relations entre l'enfant et son environnement*, Thèse de doctorat Nouveau Régime, Montpellier, Université Paul-Valéry – Montpellier III, 2007, p. 87.

Pánico, Marie Joan, « Separación entre “Lo mismo” y “Lo otro” en Octavio Paz », p. 558.

Paz, Octavio, *Obras completas*, Tomo I, *La casa de la presencia, El arco y la lira*, p. 258

Platon, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1950.

Poétique des titres chez Duras

Sartre, Jean-Paul, *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1943.

Sartre, Jean-Paul, *Théâtre de Situations*, Paris, Gallimard, 1973.

Toudoire-Surlapierre, Frédérique, *Notre besoin de comparaison*, Paris, Orizons, 2013, p. 17

Vaillancourt, Luc, « La rhétorique des titres chez Montaigne », dans *Revue d'histoire littéraire de France*, 1997, p. 3-17

Vaillancourt, Luc, *Titrologie des Essais : vers une poétique de l'informe*, Montréal, Mémoire de Maîtrise, Université Mc Gill, 1994, p. 41.